

verser ma douleur amère. Mais.... quelle pensée naît dans mon âme?... elle redouble l'abondance de mes larmes.... Oui, je le veux.... maintenant que la nuit m'enveloppe, je veux me traîner autour des cabanes des affligés, les voir encore, les bénir encore.... Les bénir.... moi?... les vents en courroux emporteront cette bénédiction qui ne peut que faire horreur. Malheureux que je suis, je ne puis plus les bénir! J'irai toutefois, je veux les bénir et pleurer. Après cela... hélas! après cela, je fuirai loin d'eux pour jamais. Je te fuirai, Méhala, je fuirai mes chers enfants. » Alors, navré de douleur, il se tut, et s'avança vers les cabanes, en arrosant de ses larmes les routes désertes qu'il parcourait.

Il aperçut de loin un cabinet de verdure qu'Abel, son frère, avoit planté sur le doux penchant d'une colline. Cette vue lui rappela qu'Abel avoit dit en le plantant : « Croissez et montez, tendre charmille; que nos derniers neveux se disent sous vos ombrages : C'est ici qu'Eve a reçu son premier-né; c'est ici qu'elle l'a embrassé la première fois; c'est ici qu'elle a acquis le titre de mère, qui fai-

soit sa consolation dans son triste exil : elle nomma le nouveau-né Caïn; elle se penchoit sur lui avec un ravissement inexprimable, et le baisa en disant : O cher et doux présent que le Seigneur m'a fait ! »

Le meurtrier détourna le visage lorsqu'il passa devant ce monument de la tendresse de son frère, monument qui lui reprochoit sa barbarie : une sueur froide couloit sur son front; ses genoux chancelants le portoient à peine. C'est ainsi que frissonneroit un fils dénaturé devant le tombeau d'un père que le parricide auroit fait périr lui-même, en mêlant du poison dans sa nourriture, lorsqu'il revenoit des champs, excédé de faim et de fatigue. La douce exhalaison des fleurs dont l'urne du père auroit été parfumée, le bruit des feuilles des arbres funèbres plantés autour du tombeau, feroient le supplice du fils. Caïn avoit passé le cabinet de verdure, et s'approchoit des cabanes. La pâle lumière de la lune les éclairoit foiblement à travers les branches entrelacées des arbres, et un calme effrayant régnoit à l'entour. Il y jeta les yeux, pleura, leva les mains au ciel, et resta long-temps immobile et muet; une

douleur inexprimable lui tenoit le cœur serré; aucun objet ne pouvoit le tirer de son attitude fixe et de son lugubre silence. « Que la tristesse repose profondément ici! dit-il enfin à voix basse. D'où proviennent ces sifflements?... ne sont-ce pas des soupirs? ne sont-ce pas les cris nocturnes de la désolation, qui viennent des cabanes?... Le voici.... ô famille déplorable! le voici qui tremble dans l'obscurité, poursuivi par l'enfer, celui qui vous a rendu vos demeures affreuses.... celui.... ah! misérable que je suis! qui a chassé loin de vous le repos et toutes les douceurs des liens du sang. Et j'ose encore respirer un air rempli des soupirs de ceux que j'ai rendus malheureux! j'ose porter mes pas dans une contrée consacrée à la désolation des justes qui gémissent sur mon forfait!... Fuis, malheureux! ne profane pas cette sainte contrée.... Oui, je vais fuir loin de vous; mes yeux, noyés dans les pleurs, ne vous verront plus que quelques instants; mais permettez-moi de verser encore quelques larmes, et d'élever ces mains sanglantes vers le ciel pour vous bénir. Je fuirai ensuite. Soyez bénie, soyez à jamais bénie, ô

famille justement éplorée! malheureux que je suis! peu s'en est fallu que je n'aie profané ces saints noms, ces titres respectables, qui m'attachent inviolablement à eux, et qui désignent les liens sacrés par où je devois leur rester toujours uni. Soyez bénis encore une fois. Puisse votre affliction vous quitter avec l'obscurité de la nuit, et puisse croître la mienne! ce doit être là mon partage pour toujours sur cette terre que j'ai tant maudite. Puissiez-vous oublier pour jamais celui dont l'image fait votre supplice! Hélas! dans quel excès de désastre faut-il qu'un malheureux soit plongé pour être réduit à de pareils souhaits! »

En proférant ces mots, Cain étoit arrêté dans l'obscurité; il gémissoit et levoit les bras au ciel, lorsque quelqu'un s'avança dans la nuit d'un pas lent. Une sueur froide, comme celle de la mort, le glaçoit; tremblant, il vouloit fuir; mais il ne le put, et tomba sans force parmi les broussailles.

Thirza, pendant cette triste nuit, la première de son veuvage, ne pouvant trouver le repos dans ce lit désert où son époux n'étoit plus, le quitta, et sortit de la cabane.

visage baigné de larmes, elle s'assit sur l'herbe mouillée de la rosée, à côté de l'éminence que formoit le tombeau : puis, les mains jointes, elle regardoit fixement le ciel étoilé, ensuite elle retomba sur l'herbe, et ses larmes arrosoient le tombeau. « C'est ici, dit-elle en sanglotant, c'est ici que repose mon bien et toute ma félicité; c'est ici, sous cette terre qui engloutit mes larmes. Hélas! il n'y a donc plus pour moi ni paix ni repos à attendre pendant les heures lugubres de la nuit. Ah! coulez, mes larmes, coulez; il ne me reste d'autre adoucissement que de pleurer à toutes les heures du jour, de gémir pendant les nuits entières dans ce triste silence de la mort. Il est vrai..... je t'ai vu, ô mon bien-aimé! dans un éclat céleste : de quelle splendeur tu étois revêtu! Mais, hélas! aurai-je moins sujet de pleurer ta perte? Je te perds pour jamais dans cette vie pleine d'affliction; tu m'es enlevé pour jamais..... Je m'étois épuisée à pleurer auprès du précieux gage de notre amour; un repos adoucissant vient de s'étendre sur ses paupières : hélas! un sourire gracieux éclatè sur son visage. Il ne connoît pas encore les maux attachés à

la condition mortelle; il ne sait pas la perte qu'il a faite. En vain je me suis jetée sur le lit conjugal, à présent désert; en vain j'ai imploré le sommeil! hélas! la triste solitude et les soucis cuisants se sont pour jamais établis sur ce théâtre de notre tendresse conjugale, de ces chastes délices, que ton amour pour moi me faisoit goûter dans tes bras; elles me sont donc ravies pour toujours, pour tout le temps au moins que durera cette triste vie. O crime affreux! elles me sont ravies par un frère... Où est-il... le malheureux? où ses remords l'entraînent-ils? O toi... mon Dieu! ne dédaigne pas les vœux plaintifs que je t'adresserai sans cesse pour intéresser en sa faveur ta bonté infinie; ne le rejette pas, s'il fait pénitence, s'il se traîne sur la poussière, s'il implore ta miséricorde.» A ces mots prononcés douloureusement, ses soupirs et ses sanglots arrêterent son discours. « Bel astre de la nuit, continua-t-elle en élevant ses yeux en haut, combien de fois n'as-tu pas été le paisible témoin des expressions de la tendresse du cher époux que cette terre enferme, quand, nos bras entrelacés, je marchois tête-à-tête avec lui, à la lueur

de ton flambeau, quand ses lèvres saintes me peignoient éloquemment les charmes de la vertu! Tu éclairois ses pas lorsqu'il vivoit; tu n'éclaireras plus que sa sépulture. Voilà donc enfouie sous ce monceau de terre la plus douce consolation du meilleur des pères et de la plus tendre des mères? voilà mon précieux époux. » A ces mots elle se tut; et ses larmes redoublèrent, tandis que ses yeux égarés mesuroient vaguement toute la contrée, jusqu'à ce que, ses regards étant fixés par un éclat singulier, elle s'écria : « Que ce berceau que je vois de loin est brillant! des pensées saintes et sublimes s'élèvent au milieu de ma misère, comme quand la lune, montant au dessus de l'horizon, dissipe tout à coup l'obscurité de la nuit. Quel éclat sort de ce berceau où tu m'embrassas, ô Abel, à la lueur mourante du soleil couchant! Quelle félicité, me disois-tu, en me serrant contre ton sein, quelle félicité d'être vertueux! quelle félicité d'aimer celui de qui émane tout ce qui est beau! Qu'on est heureux de ne rien trouver dans sa conduite qui puisse déplaire aux anges dont nous sommes environnés! quelle volupté ressemble à celle que

fait éprouver la présence continuelle de Dieu, qui nous est manifestée par les œuvres de la création! Quelles délices plus ravissantes que ces larmes pieuses que fait couler notre amour pour lui? Pour quiconque passe ses jours dans ces divins transports d'adoration et de piété la mort n'a rien d'effrayant, quelque terrible qu'elle puisse être : nous savons au moins, et c'est une grande consolation pour l'homme pécheur, nous savons qu'elle dégage l'âme de son corps mortel pour lui ouvrir l'entrée dans une éternité de bonheur. Thirza, me disois-tu en me serrant plus près contre ton sein, si je sors le premier de la poussière, si je suis heureux avant toi, ne pleure pas long-temps sur ma cendre. Qu'est-ce que le temps passager qui t'est assigné par le Créateur en comparaison de l'éternité dont nous jouirons ensemble dans le ciel? Mon bien-aimé, lui disois-je à mon tour en l'embrassant étroitement, fais de même de ton côté; si la mort m'enlève la première de ce séjour de larmes, abrège et modère ta désolation, puisque Dieu nous prépare à l'un comme à l'autre une félicité sans bornes... O mon âme! rappelle tes for-

ces pour ne pas succomber à l'affliction. Laisse-toi affecter par ce puissant motif de consolation, par l'idée de ton immortalité; et, te distrayant du fatal objet de ta douleur, envisage la suprême beauté qui, en s'approchant, fait disparaître les scènes changeantes de cette vie. Si l'âme périssoit, si elle s'érouloit en poussière avec le corps, comment pourrais-je me consoler? Je me traînerois sur ton tombeau en jetant des cris plaintifs; et, dans mon désespoir, j'implorerois l'anéantissement. Mais elle est immortelle. Non, elle ne succombera pas lâchement sous la douleur. O vous, anges, qui voltigez d'une aile légère autour de moi, vous la soutiendrez! elle ne succombera pas lâchement sous la douleur, elle est immortelle comme vous. Cependant mes larmes coulent encore; qu'elles coulent, je les donne à la poussière de mon époux, qui m'a devancée dans la possession du bonheur éternel. Je veux, ô mon bien-aimé!.. Mais les larmes coupent encore la parole; elles redoublent: ô mon âme! rappelle donc toutes tes forces pour commander à ta douleur; je veux planter sur ta tombe un arbre funèbre,

à l'ombre duquel je verserai encore bien des larmes sur ta cendre. J'y passerai les plus belles heures du jour à pleurer mon infortune: mais, me livrant à de saints transports, je porterai mes vues élevées jusqu'à la félicité céleste. » Elle dit: et s'étant levée de terre, elle resta debout sur le tombeau: « Je croyois, dit-elle, sentir quelque soulagement à ma douleur; mais, ô réflexion accablante! il a été massacré par son frère! O Dieu de bonté! s'écria-t-elle en se prosternant en terre, exauce mes supplications; fais grâce à ce malheureux pécheur; fais-lui grâce; je te réitérerai sans cesse cette prière avec instance, soit quand l'étoile du soir assemblera les astres de la nuit, soit quand l'aurore ouvrira les portes du jour. »

Pendant ce temps, Caïn trembloit dans le bocage, accablé de désespoir. « Fuis, se disoit-il à lui-même, fuis ces saintes demeures, monstre odieux! Je ne puis; malheureux que je suis! quelle puissance contraire retient mes pas? Seroit-ce vous, fantômes infernaux qui m'environnez! Ecartez-vous; laissez-moi fuir, laissez-moi. Quel nombre! comme ils sont horribles! Laissez-moi fuir,

spectres hideux; laissez-moi m'éloigner de ces saintes demeures. Ah! spectacle horrible!... je frémis, je tremble, je me meurs! Mais, hélas! ma frayeur s'accroît, et pourtant je ne meurs pas: mais je ne saurois fuir non plus..... malheureux que je suis!.... Comme elle se désole! et je ne la fuirai pas?... mais voilà qu'elle cesse de se lamenter..... O pouvoir merveilleux de la vertu! Hélas! quelles ressources, quelles consolations j'ai perdues pour toujours! Et, dans mon accablement, je n'ai pas même pour adoucissement l'espérance la plus éloignée. A quel point, mon Dieu, je suis malheureux! Ah! quels tourments! ils sont d'une espèce inconnue jusqu'à cette heure. O enfer! dans tes abîmes les plus profonds, tu n'en as pas de plus épouvantables... Elle prie... ah! elle prie Dieu pour moi, pour moi! au lieu de me haïr, au lieu de verser à grands flots des imprécations sur ma tête. O bonté inexprimable? hélas! tant de vertu m'afflige et me désespère. Mon malheur se présente à moi d'une manière plus effroyable: il me paroît sombre, noir comme les profonds abîmes de l'enfer; le crime me déchire plus

cruellement les entrailles, et me fait sentir des supplices infernaux..... Tu pries pour moi, Thirza! Hélas! vœux téméraires, ou tout au moins superflus! Non, Dieu ne sauroit exaucer de telles prières; il est juste.... La voilà qui se retire du tombeau de son époux massacré. Ah! oserai-je, malheureux que je suis, me traîner sur ses pas, verser sur ses traces des larmes de la plus profonde douleur? Non.... retire-toi, barbare, de cet épouvantable monument de ta fureur! éloigne-toi de cette sainte contrée: fuis, scélérat! » Il dit, et se retira saisi de frayeur. Il fuyoit, mais il s'arrêta bientôt; et plein de désespoir, joignant ses mains baignées de larmes, il s'écria encore: « Mais je ne saurois fuir? et comment le pourrois-je? Ah, Méhala! ah, mes enfants! comment pourrois-je vous fuir pour jamais, et ne pas me rouler dans la poussière devant vous, devant toi surtout, Méhala? peut-être verseras-tu des larmes de compassion sur moi; peut-être me béniras-tu encore... Hélas! que dis-je?... maudit de Dieu, que me servira dorénavant ta bénédiction? Hais-moi, maudis-moi plutôt, mon forfait le mérite; alors enfin je

fuirai, chargé de ta malédiction et de celle de toute la nature. O désastre! ô désolation infernale, inexprimable!..... Non, encore une fois, je ne saurois fuir. Epouse aimée, enfants chéris, il faut que je déplore ma misère devant vous, que je me traîne devant vous dans la poussière, et ensuite, oui, ensuite je fuirai.» A ces mots, Caïn passa à quelque distance du tombeau, et s'avança vers sa cabane. A chaque pas il s'arrêtait, encore incertain de ce qu'il devoit faire; enfin il arriva devant la cabane. Il y resta long-temps pâle et tremblant. A la fin il se hasarda, en hésitant et chancelant, à passer le seuil de la porte.

Méhala étoit assise au fond, à la pâle lumière de la lune, plus pâle elle-même que cet astre quand il est enveloppé dans des nuages : elle pleuroit et se désoloit sur son lit solitaire, et ses enfants sanglotoient autour d'elle. A la vue de son époux, elle jeta un cri aigu, et tomba évanouie sur sa couche; ses enfants éplorés accoururent, et firent à ses pieds des clameurs lugubres. « Mon père! hélas..... mon père! criaient-ils; ah! console notre mère affligée : hélas! quelle

désolation s'est introduite dans nos cabanes! Ah, mon père, sois le bien-venu dans la maison; que tu as tardé long-temps à rentrer!» Tel fut l'accueil qu'il reçut de ses enfants. Il chanceloit au milieu d'eux, et ses larmes couloient sur leurs têtes. Le serrement de son cœur ne lui permit pas de répondre; il tomba sur la poussière aux pieds de son épouse; ses enfants redoublaient leurs cris autour de lui; et Méhala, s'étant réveillée, vit comme son époux se traînoit auprès d'elle, et mouilloit le sol de ses larmes. « O Caïn, Caïn! » s'écria-t-elle; et poussant des cris lamentables, elle s'arrachoit les cheveux. « Méhala, lui dit Caïn d'une voix entrecoupée, en la regardant douloureusement, ah! pardonne-moi, si j'ose, meurtrier de mon frère et du tien, si j'ose pleurer encore une fois devant toi, me traîner dans la poussière à tes pieds. Ah! je t'en conjure, accorde-moi cette foible consolation, la dernière que je puisse espérer dans mon malheur, qui n'a point d'égal. Ah! ne me maudis pas, Méhala; je ne veux que ramper devant toi sur la terre; après cela je fuirai : j'irai me cacher à moi-même dans des régions désertes, maudit de

Dieu, suivi de supplices inexprimables. Ah! ne mandis pas, ô Méhala, ton malheureux époux! — Ah! Cain, lui répondit-elle pénétrée de la plus vive douleur, meurtrier du meilleur des frères, il faut encore que je te reconnoisse pour mon époux! malheureux! qu'as-tu fait? » Cain lui répondit en jetant sur elle des regards plaintifs, des regards qui exprimoient toutes ses souffrances. « Ah! fatal moment où un songe imposteur m'a déçu! Hélas! je voulois garantir ces enfants que voici d'un avenir funeste, et je l'ai tué. Maudit moment! j'ai tué le meilleur des frères. Et maintenant.... ce forfait horrible va me tourmenter éternellement; il attache à mes côtés les supplices de l'enfer. Oublie-moi, Méhala; oublie ton époux; mais seulement abstiens-toi de le maudire. Tout-à-l'heure je vais fuir; je te quitte pour jamais; ô mon épouse! et vous, mes enfants, je vous quitte pour jamais, chargé de la malédiction de Dieu. » Les enfants se lamentoient autour de lui, et levoient au ciel leurs mains innocentes. Méhala se laissa tomber sur son époux: « Reçois ces larmes, reçois ces expressions de la compassion la plus vive,

dit-elle en pleurant sur lui. Tu veux fuir, Cain, tu veux fuir dans des régions désertes: ah! comment pourrai-je demeurer dans ces cabanes, tandis que, solitaire et abandonné, tu te désolerois loin de moi? Non.... Cain, je veux fuir avec toi, je veux fuir à tes côtés. Comment pourrois-je te laisser dans les déserts seul et privé de tout secours? De quelles cruelles inquiétudes ne serois-je pas tourmentée? Le moindre son que j'entendrois retentir autour de moi dans la nature me saisiroit de peur et d'effroi: peut-être est-ce lui, dirois-je; peut-être se lamente-t-il, privé de tout secours, dans les angoisses de la mort. » Elle dit, et Cain porta sur elle des regards troublés... « Dieu! qu'entends-je?... Est-ce toi, Méhala? Non, ce n'est pas un songe; c'est toi-même.... O Dieu! quelles consolantes paroles! Non, Méhala; c'est assez pour moi que tu ne me haïsses pas, que tu ne me maudisses pas. O femme vertueuse! faudra-t-il que tu portes avec moi le châtiment du plus grand des crimes? Ah! reste ici dans ce séjour sanctifié par la vertu, où habite la bénédiction. Non, il ne faut pas que tu sois malheureuse avec moi; oublie

un malheureux qui, maudit de toute la nature, n'a point de lieu pour son repos; oublie-le, mais ne le maudis pas. — Non, Caïn, je veux fuir avec toi, lui répondit Méhala; je veux te suivre avec nos enfans dans les déserts, me désoler avec toi, porter une partie de ta misère : ce sera autant de soulagement pour toi. Je mêlerai des larmes de compassion à tes larmes de pénitence; à tes côtés mes prières s'élèveront vers Dieu avec les tiennes; et nos enfans, prosternés autour de nous, joindront leurs vœux aux nôtres. Dieu ne dédaigne pas le repentir du pécheur. Je veux fuir avec toi, Caïn. Sans cesse nous gémirons; sans cesse nous prions devant Dieu, jusqu'à ce qu'enfin un rayon de consolation vienne, de la part du souverain juge, justifier notre confiance.... Espère en Dieu, Caïn; il exauce la prière du pécheur pénitent. »

« O toi, s'écria Caïn, comment dois-je te nommer?... tu es pour moi comme un ange céleste. Quelle consolation porte son flambeau dans l'obscurité de mon âme! Méhala, ô mon épouse! j'ose maintenant t'embrasser. Hélas! que ne puis-je t'exprimer mes senti-

ments! non l'embrassement le plus ardent, toutes mes larmes ensemble ne le peuvent pas. »

A ces mots, Caïn la serra contre sa poitrine. Il ne pouvoit suffire à tout l'amour, à toute la reconnaissance qu'elle lui inspiroit. Il ne quitta son épouse un instant que pour aller embrasser ses enfans; il revint aussitôt à elle pour lui réitérer les démonstrations de sa gratitude. Cependant cette tendre mère essuya ses larmes, prit le plus jeune de ses enfans dans ses bras, s'appuyant sur son époux; et l'autre suivoit à côté du père, tandis qu'Éliel et Josia marchaient gaîment devant lui. Ils sortirent ainsi tous ensemble de la cabane : Méhala regarda encore autour d'elle en pleurant. « Soyez bénie, ô famille désolée que j'abandonne; soyez bénie : bientôt je viendrai vous retrouver des lieux où nous aurons bâti notre cabane; je viendrai vous demander votre bénédiction pour moi, pour mon époux, et solliciter son pardon. » À ces mots, elle regarda encore les cabanes; et, donnant un libre cours à ses larmes, elle se tut. En cet instant, des exhalaisons plus balsamiques que toutes les fleurs du prin-

témps environnèrent la troupe fugitive.
 « Va, généreuse épouse, dit une voix invi-
 sible au dessus de leurs têtes, j'informerai
 par un songe agréable ta tendre mère de ton
 courage magnanime; je lui dirai que tu es
 partie à côté de ton époux pénitent pour
 implorer la grâce du souverain juge. »

Cependant ils marchaient à la lueur de
 l'astre nocturne, jetant souvent la vue der-
 rière eux, sur les cabanes; et ils s'avancèrent
 dans les régions désertes où jamais les pas
 d'aucun homme n'avoient été imprimés.

FIN DE LA MORT D'ABEL.

 TABLEAU DU DÉLUGE.

DÉJÀ les tours de marbre étoient ensevelies
 sous les flots, déjà des vagues noires rou-
 loient leurs masses énormes sur les têtes des
 montagnes. Le front sourcilleux d'un rocher
 s'élevait seul encore du fond des eaux. Un
 tumulte affreux régnoit autour de ses flancs
 battus par les flots; les malheureux qui, dans
 leur désespoir, cherchoient à gravir sa cime,
 pousoient des cris lamentables, pendant
 que la mort, portée sur les ondes, poursuivoit
 la plante de leurs pieds. Là une portion de la
 montagne se détache, et avec tout son far-
 deau d'hommes gémissants, se précipite
 dans les flots mutinés: ici des courants im-
 pétueux, formés par les pluies orageuses,
 emportent le fils, qui cherche vainement à
 sauver son père mourant, ou à traîner plus
 haut sa mère désolée, entourée de ses autres
 enfants. Il ne restoit plus que le sommet su-
 périeur qui s'élevait encore du fond des abî-
 mes. C'étoit sur ce sommet que Sem, jeune
 homme généreux, avoit sauvé Sémire sa